

## Discours au cimetière d'Orléans le 18 juin 2023

M. le Recteur, M. le Questeur, mesdames les représentantes des maires d'Orléans et de Saint-Jean-de-Braye, chères Catherine et Hélène, chère Isabelle, chers amis,

Il y a 83 ans, le 17 juin 1940, un préfet de la République refusait l'ignominie raciste et le mensonge de l'Occupant. À Chartres, Jean Moulin mettait sa vie dans la balance de la justice des hommes, au moment où un vieux maréchal parvenu au pouvoir par calcul dissimulation et en tirant profit de la faiblesse du personnel politique appelait de manière inconsidérée et criminelle à cesser immédiatement le combat, enfermant dans la nasse près de 2 millions de prisonniers de guerre.

Au moment où de Gaulle prépare son appel, Jean Zay va être, comme son ami Pierre Mendès France, pris dans le piège du Massilia qui aboutit à l'invraisemblable accusation de désertion et à la condamnation du ministre qui avait demandé volontairement de suivre le sort de sa classe ! Le 8 juin 1940, il écrit à son « tout petit amour bien-aimé » :

« Notre front, dont je puis te dire sans indiscretion qu'il est celui de l'Aisne, au-dessus de Reims, est encore calme mais tout porte à croire qu'il ne le restera pas longtemps. Une fois de plus, pas d'inquiétude si tu restes sans nouvelles. [...]

Te souviens-tu, mon petit pouillot, qu'il y a un an nous étions à New York. Nous regardions de la fenêtre de l'Astoria les gratte-ciels illuminés ; et ce soir je traverse des villages déserts de Champagne... Mais ne te tourmente pas ; comme je te l'ai promis, je laisse venir les événements et garde toute ma confiance à tous points de vue ».

Cette année 2023, le 18 juin coïncide avec la fête des pères. Jean Zay a entretenu une relation très forte avec son père Léon, partageant engagement politique, passion du journalisme, amour de la Vérité et de la Justice. Jean Zay évoque avec son humour caractéristique cette relation lors d'une remise de palmes académiques à un ouvrier typographe, Émile Chautard, le 1<sup>er</sup> janvier 1937 :

« Pour le typographe, on m'excusera de me souvenir et de dire qu'il est particulier à célébrer. Fils d'un vieux journaliste, 40 ans de profession, qui est volontairement resté fidèle à elle, sans jamais, malgré les tentations, céder à l'attrait des chemins divers et tentants de la politique et du Parlement, plus courageux en cela que son fils, son ancien secrétaire de rédaction, je me souviens trop de ce qu'à travers la petite vitre du quotidien paternel représentait pour les passants qui nous regardaient du trottoir le typographe derrière sa machine, ce magicien mystérieux qui faisait naître sous ses doigts la traduction matérielle de la pensée de l'artiste, du journaliste ou de l'écrivain ».

Enfant, il a été privé de son père comme des millions de petits européens de la Grande Guerre. Avec la Seconde Guerre mondiale, c'est son père qui éprouve l'inhumaine souffrance de voir son fils arrêté, iniquement condamné par un tribunal aux ordres, captif de Vichy, assassiné après la Libération. À l'instar d'André Dessaux, grand Résistant revenu de déportation qui meurt un mois après d'épuisement et de l'excès de douleur causé par la mort de ses deux fils morts pour la France, Léon Zay ne survit guère à l'impensable, la perte de son fils si jeune, 40 ans à peine.

Jean Zay a aussi été un père, si heureux de la naissance en 1936 de Catherine au ministère, comme il le dit à Jean Nohain, si malheureux de ne pouvoir

assister à la naissance d'Helene au Maroc, ni d'aider son épouse à laquelle tout le monde tourne le dos. Ses deux filles, il les protège y compris dans la prison de Riom où il fait tout avec Madeleine pour que la vie continue à leur paraître aussi normale que possible.

Le *Journal des petites filles*, qu'il tient scrupuleusement, atteste cet amour et cette attention. Écrire et publier, c'est aussi le seul moyen pour le prisonnier condamné à la mort civile de recouvrer sa dignité d'homme y compris en contribuant financièrement à la vie du foyer.

Cet homme jeune, si brillant, plein de promesses, a suscité l'affection protectrice d'hommes plus avancés, expérimentés : Herriot, Daladier, Maurice Genevoix, le préfet Robert Billecard qui lui écrit à son départ de la rue de Bourgogne une magnifique lettre d'amitié, et Léon Blum. L'ancien Président du Conseil du Front populaire, qui l'avait choisi pour sa jeunesse, redevenu Chef du gouvernement à son retour de Buchenwald, lui rend hommage à la Sorbonne le 27 juin 1947 : « Je n'hésitais pas à enfreindre pour lui les règles non-écrites du cursus honorum républicain et à lui confier l'un des plus importants et peut-être le plus noble des départements ministériels, celui de l'Education nationale. Ce qu'il y fut, ce qu'il y fit, d'autres qui ont été ses collaborateurs vous l'ont dit. Mon témoignage s'adressera moins au ministre qu'à l'homme. J'ai travaillé avec Jean Zay, j'ai vécu avec Jean Zay de près, régulièrement, intimement durant de longs mois, j'ai discuté avec lui beaucoup de graves problèmes, j'ai fait face avec lui à des crises difficiles, et j'ai su que l'éclat de son début n'avait pas

menti. Il tenait tout ce qu'il avait promis et il tenait même davantage. Il alliait la sagesse à la fermeté et à une certaine intrépidité audacieuse et aventureuse. Il avait le scrupule de la réflexion intérieure et l'esprit de décision. Tout en lui respirait la noblesse de la pensée, le désintéressement, la loyauté et le courage, l'amour du bien public. Quel admirable instrument façonné d'avance pour les plus grands postes de la vie nationale ».

Onze mois plus tard, le 15 mai 1948, en ce cimetière d'Orléans, Léon Blum est à nouveau présent, avec les amis orléanais de Jean Zay, René Berthelot, Roger Secrétain pour un superbe et émouvant « Adieu à Jean Zay », le député-maire Pierre Chevallier, le président de l'assemblée départementale Pierre Dézarnaulds.

L'an prochain, pour ses 120 ans, pour les 80 ans de sa mort tragique et de la Libération, associons la jeunesse, les lycéens, les étudiants et faisons vivre les idées, les actions et la mémoire de Jean Zay. Oui, plus que jamais, comme il l'écrivit au cœur des tourmentes Jean Zay dans le journal républicain de son père Léon, *La France du Centre*, « La République a besoin d'être défendue ».